



Commentaires sur *Orient et Occident* de René Guénon (IV)

Jean Duval

Comment faire comprendre l'intérêt d'une connaissance toute spéculative...

Il faut entendre ici spéculative dans le sens où ce terme s'oppose à active. Les occidentaux modernes ne conçoivent en effet de connaissance réelle que celle qui est portée vers l'action, qui trouve sa justification et sa fin dans l'action laquelle est pourtant quelque chose de proprement individuel qui, comme tel, ne peut que venir limiter et enfermer dans un domaine restreint la vraie connaissance dont la nature est précisément de déposer le domaine changeant de l'action pour atteindre à celui, immuable, des essences.

Et l'Europe suivra, sans aucun doute, si rien ne vient arrêter le déroulement de conséquences impliquées dans le présent état des choses.

Il s'agit toujours dans tout ceci du développement spécial et anormal de la civilisation occidentale depuis qu'elle a rompu avec le principe d'ordre traditionnel et intellectuel qui la maintenait harmonieusement à sa place dans l'ensemble organique constitué par toutes les civilisations. Basée originairement sur le principe d'ordre intellectuel auquel se trouvait soumises toutes ses activités les plus diverses, celles de l'ordre rationnel comme celles de l'ordre pratique, cette civilisation, qui avait alors droit au titre de civilisation traditionnelle, poursuivait un développement légitime dans lequel la Pensée universelle, revêtue de la forme qui convenait dans le cas présent, tenait lieu de toute pensée, les manifestations de la pensée, qui en ce temps n'était ni individuelle ni philosophique, épousant et réfléchissant celles de cette Pensée universelle qui transparaissait alors partout. À partir du moment par contre où la civilisation occidentale rompit avec son principe intellectuel, les manifestations de la pensée, qui jusque-là ne faisaient que réfléchir et que prolonger en quelque sorte ce principe intellectuel ou la Pensée d'ordre universel et transcendant qui lui était inhérente, s'individualisèrent, n'ayant plus rien à exprimer ou à traduire qui fût supérieur aux individus auxquels elle appartenait. Et c'est ainsi que, à la pure intelligence dont la raison humaine n'était que l'écho – ce qu'elle doit normalement toujours être – on en vint à substituer cette raison seule – ce que fit Descartes de qui dérive véritablement toute la pensée moderne – et à considérer comme étant elle-même l'intelligence, attribuant au miroir le rôle de l'objet, qui était la Pensée universelle et ses essences, réalités vraies des choses faisant défaut, on dut chercher un objet que ce miroir put

réfléchir, et on ne le trouva plus que dans la réalité sensible, véritable inversion de la réalité intellectuelle et de cette Pensée universelle qui avait été perdue de vue. La raison livrée à elle-même se matérialisa donc, se braqua de plus en plus sur la matière qu'elle réfléchissait, s'imbibant en quelque sorte de tout ce qui était en dessous d'elle, comme elle s'était imbibée auparavant des vérités qui étaient au dessus d'elle et qu'à présent elle ignorait. Et de même qu'auparavant elle tendait à s'absorber dans l'intelligence universelle et pure à laquelle elle s'était unie étroitement, maintenant elle se diluait dans la matière dont la multiplicité constitutive se substituait de plus en plus en elle à la puissance unitive qu'elle tenait de l'esprit ou de l'intelligence dont cette puissance était comme l'empreinte encore chaude et visible mais qui allait de jour en jour se refroidissant pour finalement disparaître, laissant libre jeu à la matière et à son pouvoir indéfini de division. Et à ce propos on peut remarquer que l'envahissement de l'érudition qui, dans tous les domaines, se substitue de plus en plus à la vraie connaissance, est un signe très net de cette matérialisation de la raison ou de l'intelligence humaine (l'intelligence humaine, qu'il faut distinguer de l'intelligence universelle ou Pensée divine, c'est-à-dire de l'intelligence pure dont elle n'est qu'un mode réfléchi, ne faisant qu'un avec la raison et lui étant identique).

La croyance au « progrès », envisagé d'une façon non moins absolue, et identifié naturellement, dans son essence, avec ce développement matériel...

Dans le cas, déjà envisagée, des civilisations traditionnelles et normale, le développement particulier dont chacune d'elles est susceptible et qui la constitue en propre d'ailleurs, n'est jamais regardée comme un « progrès », et cela parce que ce développement est à chacun de ses moments une expression parfaite et adéquate du même principe qui se manifeste pour ainsi dire par chacune des formes, par chacun des éléments dont l'enchaînement constitue ce développement même. Les formes qui se succèdent au cours de la vie d'une civilisation traditionnelle ne s'approchent pas d'une perfection qu'il s'agirait pour elles en définitive d'atteindre. Elles sont toutes, et chacune pour son compte, des aspects et des expressions de la perfection, ou plus précisément les aspects et les expressions mêmes de la perfection représentée par le principe sur lequel la civilisation est basée, et comme telle elles sont elles-mêmes toutes parfaites et n'ont pas à être changées, la plus primitive d'entre elles est la première produite dans le temps ayant identiquement la même valeur que la plus récente, pour autant que la civilisation à laquelle l'une et l'autre appartiennent à toujours continuée à se développer conformément à son principe et n'a pas rompu ses liens avec la tradition. Ce n'est en effet que ces liens une fois rompus – comme il en a été pour la civilisation occidentale dans laquelle seulement, et pour cette raison, pouvait prendre naissance l'idée de « progrès » – et la conformité des formes au principe une fois abandonnée, que ces formes, n'étant plus l'expression ni la traduction d'aucune perfection concrète et vraiment réelle comme seulement un principe d'ordre transcendant peut l'être, se mirent à être produites dans un esprit de recherche de la perfection, les techniques qui permettaient de les produire ou de les rendre dans leur production conformes au principe étant ici remplacées par des techniques nouvelles destinées à les rendre conformes à un idéal momentané et contingent, et dépourvu de toute unité réelle, ce qui le fait être lui-même changeant. Et c'est alors cet esprit de recherche, forcément toujours insatisfait puisque quelle que soit la perfection de la forme qu'il a produite et sa conformité à l'idéal proposé, cet idéal changeant lui-même aussitôt matérialisé et étant remplacé par un autre idéal,

Commentaires sur *Orient et Occident* de René Guénon (IV)

peut être parce qu'étant lui-même de nature matérielle au fond (dès lors qu'il n'est plus transcendant comme les principes) il s'achève et il d'éteint dans la forme matérielle qui le réalise, une nouvelle forme qui soit conforme à cet autre idéal doit être produite, c'est alors cet esprit de recherche qui, toujours insatisfait et toujours à la poursuite d'un nouvel idéal qu'il croit toujours atteindre mais qu'il n'atteint en réalité jamais dans sa réalité définitive (réalité définitive qu'a seul ce qui est transcendant et dont cet idéal est, par nature, dépourvu). C'est cet esprit de recherche qui engendre la notion de « progrès », notion destinée au fond à recouvrir et à voiler la notion complémentaire d'échec ou d'impuissance qui, bien que non affirmée, est en réalité celle qui est inhérente à cet esprit.

Le mot de « matérialisme » a été imaginé par Berkeley, qui s'en servait seulement pour designer la croyance à la réalité de la matière.

C'est-à-dire à la réalité de la substance ou du substratum des corps qui n'étant que multiplicité pure avait été considéré jusque-là, ainsi qu'il doit l'être normalement et qu'il est dans toute doctrine traditionnelle où d'ailleurs il n'y a même pas généralement de nom pour le désigner, comme dépourvu de toute existence positive et comme ne constituant qu'une « privation » au sens aristotélicien du terme. Pour croire à l'existence réelle de cette « privation » d'être (c'est là ce qu'est en effet la substance lorsqu'elle est séparée de l'Être, à qui elle appartient, et qu'elle est envisagée comme constituant une réalité par elle-même), qui ne conçue d'ailleurs ici qu'en rapport avec le seul état ou monde humaine (est c'est là proprement alors la matière), pour croire à l'existence réelle de cette « privation » d'être, et pour croire ensuite qu'il n'existe de réel rien d'autre que cette « privation », ce qui est le sens véritable de la conception « matérialiste », il a fallu que la déviation constituée par le développement de la civilisation occidentale moderne en soi arrivée à un phase bien avancée et même – si l'on songe que le fait d'attribuer d'une façon aussi exclusive l'être et l'existence à ce qui n'a pas d'être et qui n'existe pas est à l'antithèse même de la conscience de la seule existence qui soit réellement et véritablement, et qui est l'existence toute intellectuelle des essences universelles vers quoi tend proprement tout ce qui est d'ordre traditionnel et qui ne saurait prendre son parti, comme le fait le monde moderne, de ce qui n'est qu'une vulgaire illusion – qu'il en soit arrivée à sa phase ultime, après qu'il est probable que se présentent les éventualités envisagées dans une autre note. Le lien qui unit le matérialisme au socialisme, répandu surtout depuis les événements qui marquèrent la fin de la guerre mondiale de 1914 – 1918, est par ailleurs une chose à noter.